

La chose qui pensait

À Clifford D. SIMAK, bien sûr.

Ce don — car ce ne pouvait être que cela — m'était venu brutalement, comme une fenêtre qui s'ouvre d'un coup sec sur une pièce obscure, aveuglant son occupant de lumière. Je m'étais aussitôt pétrifié sur place, saisi par l'immense vertige qui m'envahissait. Le groupe de touristes auquel j'appartenais se dispersait bruyamment sur les terrasses tandis que, les yeux noyés dans l'onde chaude des bains, j'étais paralysé par la présence de ce qui reposait loin sous terre. Reprenant avec peine le contrôle de mes sens, je regardai tout autour de moi. Mais non, personne ne semblait percevoir l'appel — si l'on pouvait dire — issu des profondeurs du sol et dont l'intensité me semblait si forte. C'était un écho formidable, la certitude de l'existence de quelque chose d'infiniment ancien, recouvert par les roches accumulées au fil des éruptions qui s'étaient succédées sur l'île. D'où venait cette entité, pourquoi était-elle enterrée ici, et pourquoi cette soudaine capacité de l'entendre m'échoyait-elle ?

Quelques-uns de mes compagnons de voyage, revêtus de leur maillot de bain, glissaient déjà avec délice dans les eaux troubles et vertes de l'Air Panas Banjar. Certains s'installaient sous les jets tièdes qui sortaient, comme de gargouilles, des gueules de pierre des divinités hindouistes. Bientôt, une grande partie du groupe s'ébattit tandis que je restais seul, toujours figé par la surprise. Me ressaisissant peu à peu, je reculai du bord du bassin pour m'asseoir sur un banc, à l'écart. J'étais sonné, incapable d'aligner une idée après l'autre. L'étrangeté des pensées qui me parvenaient rejetait hors de leurs limites mes conventions et mes repères. Pourtant, tandis qu'éclataient en bas des cris de joie et des bruits d'éclabousses, je récupérai assez de contenance pour admettre que l'être à l'origine de ce que je percevais — car cela vivait, j'en étais convaincu — ne s'adressait pas à moi en particulier. Pour des motifs qui m'échappaient, j'avais le privilège de ressentir sa présence, de capter ses pensées sans les comprendre. Le désarroi qui m'habitait reflua tandis que j'acceptais peu à peu cette situation ; puis la raison reprit doucement possession de mon esprit. Quoi qu'elle fût, la créature enfouie m'ignorait et ne se souciait pas du fait que je sois à son écoute. Je devinais qu'elle était retenue à jamais dans sa gangue de pierre et qu'une éternité s'était déjà écoulée depuis l'heure où elle y avait été piégée. Je ne pouvais pas traduire les idées qu'elle exprimait sous la forme d'images, de concepts abscons. Ce qui était évident, c'est que cet être, au fil de son interminable solitude, méditait sans fin. Je sentais en lui une accablante résignation que renforçait l'absence de toute révolte. Je compris qu'il avait développé d'extraordinaires facultés sur le plan mental, élaboré des théories mûries des ères durant et menées jusqu'à leurs aboutissements. Une mine fantastique de savoir reposait là, sous la pierre, et j'étais impuissant à en saisir le sens. Il ne s'était écoulé que quelques minutes depuis cette révélation et j'avais déjà le sentiment d'être un autre homme.

Dans les bassins, la récréation se terminait, et le guide, tel un berger, s'employait à rassembler ses brebis. Je pris soin de me mêler au groupe qui se reconstituait pour paraître aussi ordinaire que possible et dissimuler mon trouble intérieur. Après quelques explications laborieuses sur les rites qui entourent la purification dans la religion hindouiste, nous nous dirigeâmes vers notre car, assaillis par un essaim de vendeurs de colliers et de cartes postales. Dès que j'eus franchi les limites du site, la notion de cette présence formidable s'évanouit. Je m'arrêtai alors, laissant mes compagnons me dépasser et revins lentement en arrière. Au bout de quelques pas le phénomène se renouvela, me confortant dans mon assurance d'être le seul à

en avoir conscience. Alors une pensée éclipsa toutes les autres en moi : pouvais-je adresser un signal à ce qui songeait sous la roche, établir un contact ? Sans réfléchir aux conséquences d'une telle initiative, je lançai mentalement ce que je considérai être un cri :

« *Qui que tu sois, sache que tu n'es plus seul. Je reviendrai et peut-être nous comprendrons-nous ?* »

J'attendis quelques secondes et répétai cet appel maladroit. Mais rien ne changea. Cette chose était-elle sourde à toute forme de dialogue ? Peut-être ne m'entendait-elle pas, la communication ne s'établissant qu'à sens unique ? Dépité, je m'empressai de rattraper le groupe, écartant fermement les vendeurs insistants de mon chemin. Durant le retour vers l'hôtel, préoccupé par ce que je venais de vivre, mon regard n'accrocha même pas le paysage idyllique des rizières en terrasses, au vert à la fois tendre et lumineux, qui transformaient les reliefs de Bali en degrés pour géants. « L'île des dieux » disait-on ! Soudain c'était devenu plus vrai que jamais !

De retour à l'hôtel, j'évitai le bar à cocktails et m'isolai dans ma chambre. J'avais besoin de calme pour reprendre un minimum de contrôle sur moi. Après une douche relaxante, je m'allongeai sur le lit, nu, tandis que le soir tombait. Je jetai un regard sur ma montre : comme toujours sous l'équateur, la nuit s'installait passé six heures. Je n'avais aucun doute sur l'existence de ce que recouvrait, là-bas, les sédiments accumulés au long de millions d'années ; et cela vivait encore ! C'était vertigineux ! Mais par quel miracle pouvais-je percevoir ce dont nul n'avait conscience ? Je ne savais pas l'expliquer. Lentement, la conviction que je bénéficiais d'une chance extraordinaire finit par s'imposer et je décidai de ne pas en rester là : il me fallait retourner au plus vite auprès de cette source, quels que soient les problèmes logistiques à résoudre. J'appartenais en effet à un troupeau de touristes lié par un programme qui s'achèverait bientôt. Heureusement, demain serait une journée résidentielle, et je pourrais parfaitement affréter un taxi pour Air Panas Banjar sans bouleverser l'ordonnancement du circuit. C'était bien là mon intention. Mais ensuite ? Je n'avais a priori pas d'autre choix que celui de rentrer en France à l'issue de ce séjour. Il me fallait donc, d'ores et déjà, envisager de revenir au plus vite à Bali et m'organiser dans ce sens. Cette perspective m'apaisa. La sérénité retrouvée, je m'habillai et descendis rejoindre les habitués du bar.

Mon chauffeur se prénomma Michael, et après m'être accordé avec lui sur le prix de la course, il fut convenu qu'il m'attendrait sur place pour me ramener à l'hôtel quand j'en aurai fini. Au petit matin il se glissa donc, en ma compagnie, son taxi semblable à un gros poisson dans un banc de scooters, en direction du nord. Mon anglais étant rudimentaire et le sien inintelligible, le silence s'instaura vite entre nous. J'avais emporté maillot et serviettes, bien décidé à descendre dans les bassins une fois à destination. Je me sentais néanmoins tendu, incapable d'envisager avec détachement les quelques heures à venir. La révélation que j'avais reçue n'aurait de sens qu'en établissant une communication avec ce qui était emprisonné sous terre : écouter sans comprendre ne serait que source de frustrations ! Pour chasser cette appréhension, je décidai de me concentrer sur le paysage offert à ma vue. Une file continue d'habitations bien entretenues encadrait la route étroite sur laquelle la circulation, dense, révélait de vrais virtuoses du volant. Des échoppes de toutes natures se suivaient, et je me demandais comment tant de commerces pouvaient prospérer ! Le négoce à Bali semblait être un art pratiqué par tout un chacun et obéissait à des règles économiques purement locales. La plupart des maisons étaient agrémentées de petits temples domestiques, à l'architecture compliquée, témoins d'une grande dévotion. Le temps s'écoula ainsi, au fil des kilomètres, puis la route se mit à grimper en lacets tandis que les reliefs montagneux s'accrochaient. Une forêt dense, luxuriante, succéda à la jungle urbaine, menaçant peu à peu la chaussée des deux côtés. Ainsi, presque par surprise, je fus à destination. En raison de l'heure matinale le site était encore

vide de touristes et donc de marchands. Je fis un petit signe d'au-revoir à Michael après avoir acheté mon billet d'accès puis, seul, j'entrepris de rejoindre ce lieu désormais singulier. Dès que j'eus franchi le pont enjambant la rivière qui alimente les bassins, la présence étrange s'imposa à nouveau à moi. Comme la veille, je me sentis insignifiant au regard de la profonde sagesse imprégnant les pensées de l'être enfoui. Je savais que cela dépassait mon entendement, que tout risquait de voler en éclats dans mon esprit. Pourtant je pouvais maintenant entendre cette voix sans être paralysé par elle, ce qui signifiait que je possédais suffisamment d'autonomie pour l'étudier avec un peu de méthode.

J'accédai aux piscines.

Une légère odeur de soufre et la coloration de l'eau rappelaient que celle-ci jaillissait du cœur du volcan, réchauffée par le feu souterrain de la Terre. Personne ne hantait les lieux, à l'exception d'une jeune Balinaise qui offrait ses cheveux aux jets d'eau. L'air était déjà étouffant et le ciel, gris, chargé de promesses d'intempéries. Comme le jour précédent, je m'assis sur une marche et entrepris d'entrer en relation avec ce qui gisait sous la roche.

Mais j'eus beau m'évertuer, me concentrer avec la plus grande conviction, renouveler mes appels intérieurs, rien n'indiqua qu'il fut à mon écoute ou conscient de mon existence ! Le découragement s'empara insidieusement de moi. À quoi bon être au fait d'un secret fabuleux si l'on ne peut rien en faire ?

— Vous avez parlé à *la chose* !

J'eus un véritable sursaut. La femme que j'avais vue s'adonner aux délices du bain en arrivant s'était approchée sans que je m'en aperçoive et venait de prononcer ces mots dans un français chantant.

— Vous avez parlé à *la chose*, répéta-t-elle, je vous ai entendu !

La stupéfaction me rendit muet. Elle se tenait devant moi, drapée d'un sarong multicolore. Les gouttes d'eau qui perlaient de ses cheveux noirs s'écoulaient lentement, comme des larmes, sur sa peau brunie. Elle me fixait intensément, ses longs cils ouvrant sur des yeux sombres. Son visage exprimait un étonnement aussi grand que le mien.

— Qui êtes-vous ? arrivai-je à articuler au bout d'une éternité.

— *Maaf* ! me fit-elle en joignant ses mains. Je m'appelle Nyoman.

Je regardai tout autour de moi, mais nous étions seuls en ce lieu. Lentement, l'affolement né de cette rencontre impromptue me quitta et je m'adressai à nouveau à cette inconnue :

— Vous avez affirmé que je venais de parler à quelque chose... Que voulez-vous dire ?

— Vous vous êtes adressé à *ce qui est dans la terre*. Je croyais être la seule à savoir, me coupa-t-elle. Et vous voici.

— Vous parlez français sans effort. Comment avez-vous deviné que je le suis ?

— Je l'ignorais encore il y a quelques instants. Puis-je m'asseoir ?

— Je vous en prie, fis-je désespéré.

Devais-je, dans ma confusion intérieure, m'étonner, hurler, fuir ou pleurer de joie ? Elle s'installa à mes côtés. Ce faisant, son sarong glissa, dévoilant la ligne d'une jambe longue et fine. Alors un signal d'alarme retentit dans ma tête : « *attention mon vieux, tu sais ce que tu ne dois pas faire !* ». Et le refrain lancinant que je m'étais forgé pour me rappeler ma ligne de conduite succéda à cet avertissement : « *célibataire un jour, célibataire toujours !* » Car ma mystérieuse interlocutrice était belle : une silhouette aux proportions idéales, aux courbes délicieuses, avec un grain de peau satiné, des traits délicats, une crinière noire que l'humidité rehaussait de reflets argentés. A l'heure où j'espérais reprendre le dessus, il était hors de question que je tombe sous le charme de cette ondine surgie de nulle part depuis que, à l'issue d'une dispute sauvage, j'avais laissé à Lyon quelqu'un qui avait le droit de me mépriser.

— Vous dites que je parle à *une chose*, vous sortez des bains et vous vous exprimez en français d'une façon incroyablement naturelle. Dirais-je que je trouve cela très étrange ?

— J'écoute l'être qui repose ici depuis mon enfance.

Soudain il n'était plus question pour moi de jouer à l'innocent. Ce qu'elle venait de me confier était au cœur de mes préoccupations présentes et je jetai immédiatement le masque.

— Vous communiquez avec lui ?

— Non, son esprit évolue dans des plans qui nous sont inaccessibles. Mais j'ai bénéficié au fil des années de son influence. C'est ainsi que j'ai su que vous possédiez le don, que vous étiez français et que je n'aurais aucune difficulté à pratiquer cette langue encore inconnue pour moi voici quelques minutes !

— Je n'arrive pas à y croire, fis-je, éberlué.

Je relevai la tête, découvrant l'envoûtante beauté de son visage.

— Mais de *quoi* s'agit-il ?

— D'une créature très ancienne, venue du ciel. Peut-être ses frères la cherchent-ils entre les étoiles depuis une éternité ? Elle attend et elle rêve.

— Pourquoi vous et moi l'entendons-nous ?

— Je ne sais pas. Comment vous appelez-vous ?

— Pierre.

Elle possédait une voix accordée à son apparence, douce, mélodieuse.

— Pierre...

Elle murmura mon prénom avec une émouvante tonalité et, à nouveau, une lumière rouge clignota dans mon esprit.

— Oui ?

— Je pense que vous devez être extrêmement intrigué par ce qui vous arrive, car tout cela est nouveau pour vous n'est-ce pas ?

— J'ai ressenti ce choc hier, et il fallait absolument que je revienne très vite, c'était irrésistible.

J'avais soudain une envie terrible de me confesser à elle.

— Que faites-vous à Bali ?

Derrière cette question superficielle transparaissait un intérêt presque inquiétant. Je devinais qu'elle se moquait bien de savoir si je visitais l'île tel un vulgaire touriste. Son intérêt se situait ailleurs.

— Je m'y suis enfui.

— Je le sentais.

— Encore une manifestation de votre talent si particulier ?

— Disons plutôt une compréhension innée des êtres qui m'entourent. Tout me semble si clair, si simple. Vous êtes malheureux !

C'était affirmé comme une évidence.

— Je ne peux rien vous cacher ?

— Si, presque tout.

Un merveilleux sourire illumina son visage, dévoilant des dents régulières. J'ignorais si elle s'amusait avec moi ou si elle était sincère.

— Venez donc me rejoindre dans l'eau, fit-elle en se levant.

Sans un mot, je la suivis des yeux tandis qu'elle se dirigeait vers le bassin principal, m'efforçant de refouler les idées sensuelles que les courbes de son corps m'inspiraient. Des nouveaux venus étaient apparus, rompant notre isolement, et tout en acquiesçant avec un peu de retard, j'attrapai mon sac et filai vers les cabines pour me changer, l'esprit en déroute.

* * *

L'eau jaillissait à 32°C. Nyoman s'y était déjà glissée, abandonnant son sarong sur une margelle. Son buste seul émergeait à la surface et j'en admirai les formes moulées par un maillot fuchsia. Elle me fit un sourire puis un geste d'invitation en me voyant apparaître. Je m'efforçai

de refouler l'exaltation qui grandissait en moi et descendis les marches d'accès. La chaleur du bain me surprit agréablement.

— Il n'est pas recommandé de s'y attarder plus de vingt minutes, dit-elle en me rejoignant.

— Je croyais que ce lieu était réservé aux femmes ?

— Ce n'est plus vrai. Comment trouvez-vous la température ?

— Idéale.

— Suivez-moi sous les jets. C'est tout à fait relaxant.

Elle me prit la main et ce contact me bouleversa. Elle était plus que charmante : ses gestes harmonieux soulignaient son élégance et sa grâce. Que devait-elle donc à ce qui reposait sous nous ? Il me semblait précisément que cette grande voix était plus distincte ici, au milieu du bassin. Je n'eus pas même à l'interroger.

— C'est le meilleur endroit pour l'écouter.

— Vous allez au-devant de mes questions. Sa présence vous transporte n'est-ce pas ? Cette prescience que vous possédez, c'est bien d'elle que vous la tenez ?

— Oui. Je crois qu'elle libère une énergie subtile, indéfinissable, qui confère des sens inédits, interdits à tout autre que nous.

— Vous me faites peur, lâchai-je.

— Non, cela n'est pas mauvais. Suis-je donc si inquiétante ?

Son sourire balaya mes dernières réserves. Elle m'entraîna vers les bouches où coulaient des flots d'eau trouble. Un instinct nouvellement apparu en moi affina ma perception de son corps et de l'énergie qui l'animait. Je sentis s'élever au creux de mes reins une chaleur croissante, et je bénis l'opacité du bain qui dissimulait à sa vue la preuve de mon émoi. Ainsi donc, malgré toute ma volonté et mes résolutions, mon instinct prenait le dessus ! Mais je n'envisageais pas de céder sans combat, car je connaissais le prix de la désillusion. Et puis quoi, que m'arrivait-il ? Étais-je incapable de refouler ces pulsions ? Nyoman me lâcha la main et offrit son visage à la cascade tiède. Je l'imitai. Cette douche naturelle s'accompagnait d'une sensation de bien-être, de volupté que j'aurais voulu prolonger indéfiniment. Nous restâmes ainsi quelques minutes avant de nous en dégager, ensemble. D'autres personnes s'adonnaient maintenant aux bienfaits des bains, et j'étais heureux d'avoir pu surmonter mon moment de désarroi. Mais je n'avais gagné qu'une bataille, car cette empathie qui se renforçait en moi rendait toujours plus désirable cette femme que je ne connaissais que depuis quelques instants. L'attirance que j'éprouvais pour elle grandissait, et j'appréhendais avec émerveillement les différentes facettes de sa personnalité. Ce n'était pas une plongée dans ses pensées, mais plutôt une approche inédite de son caractère. Cela créait en moi une euphorie croissante que je m'efforçais désespérément de combattre. Quelque part, j'avais peur que Nyoman m'apparaisse comme le fruit de la quête inavouée du double féminin que je poursuivais. Pourtant tout devenait de plus en plus clair : cet éblouissement résultait sans aucun doute du lien qui se tissait entre moi et ce qui gisait sous terre. Le Graal était là, à ma portée, tandis que je sortais détruit d'une récente catastrophe, et le désir fou de serrer Nyoman dans mes bras, de l'embrasser et de la posséder me dévorait davantage de minute en minute ! Heureusement, cette fièvre qui m'étreignait pouvait encore être refoulée, et l'afflux de touristes et de Balinais qui désormais occupaient les lieux concourut à me retenir de tout geste inconsidéré. Je respirai profondément et demandai :

— Est-il immortel ?

— Je ne le crois pas, répondit-elle. Le temps ne s'écoule sans doute pas de la même manière pour lui, et un jour de son existence doit correspondre à des millions d'années pour nous ! Mais il mourra, c'est inéluctable.

— Sortons, voulez-vous ?

— D'accord.

Au moment où nous émergeâmes, une pluie drue se mit à tomber d'un coup. Nous ramassâmes nos affaires en vitesse et nous nous précipitâmes à l'abri, vers le restaurant et les cabines. Bien d'autres visiteurs nous avaient imités, et il ne restait plus sous l'averse que celles et ceux déjà livrés aux eaux. Une fois au sec, je sortis une serviette de mon sac et la proposai à Nyoman, car son sarong était trempé. Le tissu révélait, comme pour m'affoler davantage, des courbes de rêve et une violente bouffée de désir me submergea. Je levai les yeux au ciel pour ne pas y succomber. Elle me remercia et s'isola pour se changer. J'en fis de même, totalement perdu.

Lorsque nous nous retrouvâmes, la pluie s'étiolait. Nyoman avait revêtu un sari bleu roi. Une fleur d'hibiscus mettait une touche rouge dans le jais de ses cheveux, rejetés en arrière. Des boucles d'oreilles dorées, aux motifs compliqués, soulignaient la finesse de ses traits. Elle me sourit et ce fut à nouveau un enchantement, comme si mon âme était caressée par les rayons bienfaisants d'un soleil intérieur. Je l'invitai à prendre un café. Elle me suivit dans le restaurant et nous nous installâmes l'un en face de l'autre. Fut-ce dû à cette proximité dans ce cadre restreint ? J'eus l'impression saisissante qu'en moi un barrage cédait, lézardé de toutes parts, emporté par la puissance des sentiments dont j'étais possédé. Ceux-ci se renforçaient grâce à cette capacité de compréhension nouvelle, totale, qui ne laissait aucune part d'ombre dans ma découverte de Nyoman. Je n'avais pas de mots précis pour traduire cette faculté, simplement je savais... Je savais qu'elle conjugait tendresse et sensibilité, sensualité et exotisme. Je savais qu'elle était curieuse, enjouée, mystérieuse. Je savais, avec une étrange lucidité, qu'elle incarnait l'idéal auquel obscurément j'aspirais, cette part inconnue de ma vie dont l'absence rendait mes journées insipides, et que j'avais cru trouver jadis auprès d'une autre. Un coup de foudre, un éblouissement, une folie ? Tout cela à la fois sans nul doute, et je décidai de n'y plus résister. Nous nous regardions en silence, perdus dans un échange secret plus profond et sincère que toutes les déclarations amoureuses convenues. Le garçon nous apporta nos cafés, et pourtant son intrusion dans notre sphère ne provoqua aucun relâchement du lien qui s'était tissé entre nous.

— *Aku cinta kamu*, finis-je par prononcer, sans même m'étonner de le dire en balinais.

— *Sayangku...*

Je posai ma main sur la sienne. Ce fut comme si nous ne formions plus qu'un seul être. Là résidait un des pouvoirs de la chose qui gisait sous terre : conférer aux élus conscients de son existence le don de s'ouvrir les uns aux autres et de communier pleinement entre eux. C'était merveilleux et grisant. Plus rien n'existait autour de moi en dehors de Nyoman. Oubliées mes résolutions, mes contraintes matérielles, ma vie passée ! Mon regard se noyait dans le puits de ses iris bruns, s'attardait sur la douce harmonie de ses traits.

Reprenant pied un bref instant, je rompis ce charme délibérément et portai le café tiède à mes lèvres. Nyoman m'imita, mettant un terme à notre immobilité. Nous nous étions tout dit, d'une façon informelle et bien plus riche qu'en usant de paroles.

Je réglai nos consommations et l'entraînai dehors. Une trouée à travers la couche des nuages laissait la lumière s'infiltrer jusqu'au sol et habiller de reflets mordorés les gouttelettes qui perlaient des feuilles. Chaque arbre scintillait sous l'effet de cette poudre invisible, apportant aux lieux une touche magique. Nous empruntâmes en silence un chemin qui serpentait vers la rivière. Bientôt nous fûmes loin de tout, isolés.

Alors nos lèvres se trouvèrent.

* * *

Nyoman habitait avec sa mère et tenait une échoppe pour touristes ; il lui était donc difficile de s'éloigner du site. Je l'avais quittée avec une infinie sensation de déchirement, car *l'être* m'avait offert le plus beau des présents, et je ne vivais plus que pour revenir, à jamais, aux

bassins de l'Air Panas Banjar. Je devais dans l'intervalle mettre fin à une existence sans saveur et liquider tout ce qui avait eu jadis du sens pour moi. Quoi qu'elle fût, *la chose* faisait le bien et son fluide, pour peu qu'il touchât un humain, accomplissait sur lui le miracle d'une renaissance. L'amour au sens profond, universel me transportait désormais. Je le ressentais pour tout ce qui respirait, jusqu'à la plus misérable des créatures, et je prenais désormais bien garde de n'en faire souffrir ni écraser aucune, soucieux de toutes les formes de vie. Les derniers jours de mon séjour à Bali s'écoulèrent dans cette plénitude teintée de douleur du fait de l'absence de Nyoman. Mais je savais que cette séparation serait courte.

C'est ainsi que vint le jour du départ. La vue des côtes balinaises disparaissant dans le bleu de l'Océan Indien me serra le cœur. Arrivé à Kuala Lumpur, avant d'embarquer dans le Boeing pour Paris, une terrible impression d'arrachement m'anéantit sur le moment. Avec difficulté je surmontai l'épreuve : le bonheur ne m'était-il pas promis ?

En vol, le sommeil me gagna et je fis un rêve. Dans celui-ci, tel un pur esprit, je contemplais notre Terre, jeune, parsemée de volcans furieux, où n'émergeait qu'un seul continent, la Pangée, stérile, dénuée de toute végétation. Dans les eaux tièdes et peu profondes qui baignaient ses rivages s'ébattaient des amibes promises à un brillant avenir.

À ce moment rien n'était arrêté sur le chemin de l'évolution. J'avais le sentiment de commettre un sacrilège en contemplant un monde où l'homme n'avait pas encore le droit de se tenir.

Soudain, le silence qui y régnait depuis le premier jour fut brutalement interrompu par un son insolite, une sorte de grand claquement. Je vis alors une roue de feu paraître dans le ciel sombre et pauvre en oxygène, se disloquer et s'abîmer en mer. S'en écartant, comme un bouquet d'étincelles, des bulles scintillantes allèrent se poser doucement en divers endroits de la Pangée. Une fois au sol, elles demeurèrent immobiles et le silence s'abattit à nouveau pour des millions d'années sur cette terre désolée. Était-ce là une vision du passé ou une hallucination ? Je penchai très vite pour la première hypothèse, convaincu sans pouvoir l'expliquer, de l'authenticité de ces images que nulle créature n'avait jamais vues. J'étais persuadé désormais qu'il y avait eu plusieurs rescapés lors de ce naufrage ancien, protégés des soubresauts de ce monde jeune par le miracle de leur science. Forts d'une patience infinie, ils attendaient toujours que viennent des secours. Aujourd'hui, ceux-ci n'étaient pas encore parus. L'univers était si vaste !

Je compris alors, dans une illumination, tout ce que ces êtres pouvaient apporter aux hommes, et ce qu'ils nous avaient déjà donné ! Je fis une singulière corrélation entre moi, Nyoman, et les amants de légende, Tristan et Iseult, Orphée et Eurydice, Roméo et Juliette, qui l'avaient été parce que l'approche fusionnelle qu'ils réalisaient avait ému leurs contemporains. Je devinai soudain qu'ils avaient bénéficié de l'enseignement de ces *choses* enfouies depuis l'aube des temps ! En laissant le souvenir inoubliable d'une passion ardente, ils montraient la voie qui conduit vers une fraternité nouvelle, absolue, rédemptrice.

Et je pensais tristement que ces couples avaient reçu une fin tragique, victimes de cette malédiction immémoriale qui frappe l'homme et l'éloigne des rives du bonheur dès lors que celles-ci sont entrevues. Pourquoi sommes-nous donc si peu nombreux à entendre le message de paix délivré par ces êtres venus d'ailleurs ?

Mais l'image de Nyoman se forma dans mon esprit, éclipsant ces idées sombres et, malgré l'engourdissement, une joie immense me transporta. Elle et moi étions au seuil d'un monde merveilleux. Un sourire se forma sur mes lèvres : j'étais enfin heureux.

C'est au milieu de la mer d'Andaman que l'avion décrocha.